

tion extrêmement touffue, M. Delaw n'a cessé de cultiver avec ferveur les terres fécondes du folklore. La tradition, la légende, le lyrisme oral, candide et secrète fleur de l'esprit des races, toutes les voix de jadis enfin, nous savons, en cette maison de *Wallonia*, de quel cœur religieux il les écoute, et quels subtils conseils de grâce et de beauté elles chuchotent à son oreille attentive. Notre artiste aime les vieilles choses, mais elles le lui rendent bien. A son appel, elles s'animent : elles se font, sous sa main, vivantes et parlantes...



Aussi bien, si les accessoires du décor s'émeuvent à son vouloir, il n'évoque pas avec un moindre bonheur, dans ses dessins, le multiforme paysage des régions natales. Sites d'Ardenne, montueux et tourmentés, ventilés d'air salubre, rivières sinueuses où la colonnade des peupliers se mire dans un reflet de ciel, bourgades propres, aux perspectives plaisamment désordonnées, vallons étroits, ruines abruptes et pathétiques, lisières de forêts, grand'routes, arbres aux silhouettes humaines, clochers qui ressemblent à de petits vieux loustics, toute une contrée saine, vivace, éveillée, laborieuse et cordiale, revit forte-

ment dans les nombreux croquis semés au long des pages, et qui n'ont pourtant d'autre prétention que d'encadrer une farce d'écolier, une bluette féérique ou la musique d'une ronde d'enfants...

Les rondes d'enfants ! il se devait d'exprimer, en des interprétations nettement divinatrices, leur indicible charme archaïque. Il s'y est appliqué avec la compréhension native, si pure, si exempte d'artifice littéraire, qui le caractérise et l'apparente fréquemment, pour nous, à quelqu'un de ces anonymes esprits en lesquels se cristallisa, sous sa radieuse parure en perles de rosée, la poésie éclosée, dans les époques de simplicité, au tréfonds même de l'âme populaire.

Deux autres albums marquent à cet égard sa délicate maîtrise. Le choix de leurs titres est déjà savoureux : *Voyez comme on danse* et *Sonnez les Matines*. Le dernier vient de paraître à Paris chez l'éditeur Sporck. Comme le précédent, il contient, outre de jolis

vers de M^{me} Edmond Rostand, un choix de chansons harmonisées par M. Gabriel Pierné avec le goût érudit qu'on lui connaît.

Pour notre part, ce sont les dessins de M. Delaw qui nous captivent dans le séduisant recueil nouveau. D'un trait si décisif, si personnel, si élégamment désinvolte qu'on reconnaît un de ses croquis entre mille, il y prodigue les richesses d'une inspiration qui sait indéfiniment se renouveler, et sa science innée de la composition — nourrie aux meilleures sources — s'y joue de la difficulté au point de la laisser ignorer, de faire croire au badinage espiègle de quelque lutin voué à l'imagerie.

Nous y retrouvons, à la faveur des rondes assemblées, ses décors compliqués, naïfs et spirituels, ses personnages expressifs et sommaires, et tout cela s'agite en une féerie délicieusement bariolée, tout cela s'impose à notre mémoire par cent détails précis, ingénieux et suggestifs, dont chacun est le signe d'une personnalité opulente et franche.

....Descendant la côte qui les ramène au village, voici les trois fillettes qui n'iront plus au bois, et voici, défilant entre leurs concitoyens ébaubis, devant la classique *Hotellerie du Grand Monarque*, les couples falots de la noce de *Cadet Rousselle*. Il pleut, bergère.... et tandis que l'averse secoue les arbres du verger où paissaient les blancs moutons, l'idylle fleurit sous l'ancestral parapluie. Puis c'est la mère Michel qui se lamente, les gardes françaises partant, d'un pas allègre, à l'assaut de la Tour - prends - garde, le Juif-Errant chantant sa complainte, et la chevauchée nocturne des compagnons de la *Marjolaine*. Et, après vingt autres petits chefs-d'œuvre, l'album — qui s'était ouvert sur l'image du bon Frère Jacques qui s'en court, dans le vent frisquet, sonner matines au moutier voisin — se clôt sur la vision de mon ami Pierrot, pêchant la lune imprudente qui se mirait dans la rivière, à l'ombre d'un peuplier fallacieux.... Toutes ces charmantes inventions sont d'un art minutieux et raffiné, d'une imagination qui ravit par son heureuse fertilité.

Une rare conscience artistique s'avère en ces divers albums que d'aucuns, en raison de la modestie de leur auteur et du public puéril auquel il semble s'adresser de préférence, pourraient tenir pour des œuvres mineures. Ils n'auront pourtant pas à les étudier de bien près pour y constater une dépense de talent, un apport de nouveauté, une vigueur et une sincérité de tempérament, une sûreté d'exécution, bref, un ensemble de dons précieux que pourrait envier plus d'un « cher maître » dont le nom flamboie à la cimaise des musées.

Bibliographie

La première année de collège d'Isidore Torticolle. Texte et dessins par George DELAW. — 1 vol. cartonné, in-4° (24 c^m. × 32), 76 p. Illustrations en couleurs. — Paris, Juven, s. d. [1900] Prix : 5 francs.

Les mille et un tours de Placide Serpolet. Nouvelles scènes de la vie de collège. Par George DELAW. — 1 vol. cartonné, in-4° (24 c^m. × 32), 76 p. Illustrations en couleurs. — Paris, Juven, s. d. [1901]. — Prix : 5 francs.

Les aventures de Titi l'Espiegle. Texte et dessins de George DELAW. — 1 vol. cartonné, in-4° (24 c^m. × 32), 74 p. Illustrations en couleurs. — Paris, Juven, s. d. [1902]. — Prix 5 francs.

Voyez comme on danse. Chansons de jeu et rondes enfantines. Harmonies de Gabriel PIERNÉ. Images de George DELAW. Préface de M^{me} Edmond ROSTAND. — 1 vol. cartonné, format oblong (28 c^m. × 24), 42 p. Airs notés, illustrations en couleurs. — Paris, Adrien Sporeck, s. d. [1902]. — Prix : 6 francs.

Contes de nourrices et Histoires de brigands [textes et dessins] par George DELAW. Accompagnés de Berceuses harmonisées par Vincent D'INDY. — 1 vol. cartonné oblong (31 c^m. × 24), 49 p. Airs notés. Illustrations en couleurs. — Paris, Adrien Sporeck, s. d. [1903]. — Prix : 7 francs.

Sonnez les matines. — Chanson de jeu et Rondes enfantines. Harmonies de Gabriel Pierné, images de George DELAW, préface de M^{me} Edmond ROSTAND. — 1 vol. cartonné oblong (28 c^m. × 22.5). Airs notés, illustrations en couleurs. — Paris, Sporeck, éditeur, s. d. [1904]. — Prix : 6 francs.

O. C.

Documents et Notices

Un Almanach pour 1905. — Quand revient le moment d'acheter un nouvel almanach, le citadin prend un « Illustré » quelconque, et les Wallons, celui des *Quatre-Matis* : les campagnards ardennais. eux, restent fidèles, qui au Mathieu Laenbergh ou au « Grand Almanach de Liège », qui à « l'Almanach populaire des bons conseils pour l'an de grâce » etc...

J'ai dit les campagnards, je devrais dire la majorité des campagnards, car on trouve, de-ci de-là, des cultivateurs qui s'arrangent un almanach à eux; et ils ont, comme *Mati*, tout un clan prisant haut leurs prévisions.

Un de ces cultivateurs, un vieux camarade, M. Paul Keip de Priesmont, a bien voulu m'expliquer comment ils s'y prennent : Je transmets la chose aux lecteurs de *Wallonia*, ainsi que les prévisions pour 1905.

Si le contrôle, très facile, leur est favorable, nos lecteurs pourront pendant le cours de leur vie, en se servant de la méthode, se gausser des pronostics de Jules Capré et du Vieux Major.

Les 12 jours compris entre la Noël et la fête des Rois, du 25 décembre au 6 janvier, représentent pour certains croyants les 12 mois de l'année qui suit, et ils les décomposent de la façon suivante :

Le 25 décembre, de minuit à midi, correspond à la première quinzaine de janvier, et de midi à minuit, à la dernière quinzaine de décembre.

Le 26 décembre, à la seconde quinzaine de janvier et à la première de décembre.

Le 27 décembre, à la première quinzaine de février et à la seconde de novembre, et ainsi de suite.

Pendant ces jours, on note la direction de la bise ou du vent, la présence ou l'absence de nuages.

Lorsque la bise (ou le vent) vient du soleil couchant ou du Nord, on indique pour la quinzaine correspondante gelée ou neige.

Les nuages qui marchent dans le sens contraire du vent marquent la pluie; les gros nuages : l'orage; deux nuages qui se croisent : pluie; un nuage qui tourne sur lui-même : orage; le beau temps : beau temps.

D'où, LES PRÉVISIONS SUIVANTES POUR 1905.

Janvier, première quinzaine : temps plutôt sec, légères pluies. Seconde quinzaine : mouillée.

Février, à peu près la même chose.

Mars, temps changeant : pluie au matin et soleil au soir, et vice-versa. *Wallis d'hivier (nivage) qui n' tinront nin.*

Avril, idem.

Mai, première quinzaine : passable ; seconde quinzaine : temps chaud ; vers le 20 des orages.

Juin, fortes chaleurs et orages.

Juillet, idem.

Août, première quinzaine : pluie. Seconde quinzaine, un peu meilleure, mais mauvaise quand même pour la rentrée des récoltes : *li tins ni s' sévère nin*.

Septembre, première quinzaine : *bone po fé l'aout*. Seconde quinzaine : *gare la gare à cès qui n' l'aront nin fait, is sévont co mouyis*.

Octobre, première quinzaine : pluie et gelée. Seconde quinzaine : temps sec avec gelées (*des djalés*) et ondes de neige.

Novembre : pluies (*des pleuves*.)

Décembre : pluie, et sur la fin, gelée et neige.

Joseph Hens.

Vielsalm, 15 janvier 1905.

Chronique Wallonne

Bibliographie.

LES LIVRES :

Le cœur de François Remy, roman ; par Edmond GLESENER. Un vol. in-8° de 368 p. — Paris, Juven. Prix : 3,50. (1)

En matière de critique, a écrit quelque part Baudelaire, l'écrivain qui est en retard sur ses confrères n'a plus guère d'autre rôle que celui de résumer les débats. Lorsqu'il s'agit d'un livre comme celui que vient de publier M. Edmond Glesener, résumer les débats c'est simplement constater l'éclatant succès de l'ouvrage. A vrai dire, ce succès n'a guère étonné que ceux qui n'avaient pas lu, il y a six ans, le premier roman de l'auteur : *Aristide Truffaut*. Ce livre est loin d'avoir l'ampleur du *Cœur de François Remy*, mais on y trouve cependant déjà extrêmement développées toutes les qualités fondamentales de l'écrivain : une observation très pénétrante et très sûre, un style précis, correct et solide, le don de la vie, l'amour sincère et intelligent de la nature, ainsi qu'une sensibilité très vive dissimulée sous un léger voile d'ironie.

François Remy est le fils d'un modeste artisan comme on en rencontre assez souvent au pays de Liège, un brave homme sans ambition ni malice, qui porte dans le cerveau une petite fleur bleue qui le rend sensible à tous les petits bonheurs que sa main peut toucher et les lui fait exprimer par de

(1) [Nous devons le portrait qui illustre cet article à la bonne obligeance de notre distingué confrère M. Alfred RHEMANN, directeur-fondateur de l'excellente gazette tri-hebdomadaire *Le Jour illustré*, de Bruxelles.]

petites chansons. Chez François, la fleur bleue prend un développement exagéré, sensibilise son cœur à l'excès, en fait un timide et ruine sa volonté. Encore tout enfant, il suffit que deux yeux de fillette se posent avec douceur sur les siens pour conquérir son âme aimante et le rendre inquiet et malheureux. La mort prématurée de ses parents agrandit ce besoin maladif d'affection. Malgré l'intérêt et la sympathie que lui témoigne un ami de son père, qui le recueille et le traite en enfant gâté dans le petit village des Ardennes où il s'est retiré après avoir quitté Liège, François souffre ; il souffre d'avoir abandonné sa ville natale, il souffre de ne pas connaître l'amour, il souffre surtout de porter trop de rêves dans son faible cerveau. Aussi quand une jeune fille voudra bien s'arrêter pour l'écouter, elle le subjuguera sans difficulté et se l'attachera comme un chien fidèle. Pour la suivre, François abandonnera l'existence tranquille que lui assure son protecteur, il deviendra un vannier ambulant, il vivra au jour le jour dans une mariogote entre un vieillard acariâtre, paresseux et rapace et un jeune vaurien doublé d'un Roger Bontemps et d'une bête de proie.

Ceci est la trame du roman, le fil conducteur, la partie sentimentale. Mais il y a aussi une partie pittoresque et poétique qui étoffe le sujet, le prolonge et donne à l'œuvre une magistrale envergure. M. Glesener a décrit avec une précision méticuleuse les mœurs des petites gens de la Wallonie, et de la roulotte qui trébale les mélancoliques amours de François Remy il a fait un observatoire où il s'est installé pour peindre la terre wallonne sous tous ses aspects. Quand il entre dans un intérieur, rien n'échappe à la perspicacité de son regard. Il voit tous les objets qui s'y trouvent et fixe la valeur de chacun d'eux par rapport à leur propriétaire. Puis il analyse celui-ci. Il le fait aller et venir, il le fait parler. Et l'âme se découvre, le caractère se dessine, la personnalité apparaît liée aux choses qui l'entourent, enveloppée de son atmosphère naturelle. Il ne cherche pas à faire de la poésie ; elle naît d'elle-même sous l'influence de la sincérité et de l'exactitude qui président toujours aux descriptions. La même conscience s'observe dans la peinture des



paysages. L'Ardenne, le Condroz, la Hesbaye, tous les endroits que la roulotte parcourt se montrent toujours avec les lignes et les couleurs qu'ils revêtent suivant les heures et les saisons. Toujours et partout les battements du cœur de la terre répondent aux battements du cœur des personnages.

Le roman de M. Glesener est une fresque, peinte non pas à larges traits, mais par touches menues, ce qui ne l'empêche pas de revêtir un caractère de réelle grandeur. Cela provient de ce que l'art de la composition n'a pas de secret pour l'écrivain. Lorsqu'il dessine la moindre scène, son œil reste fixé sur l'ensemble du sujet. Il ne s'égare point et ne s'embrouille pas dans la multiplicité des détails. Chacun de ceux-ci est à sa place, il a sa raison d'être, il projette de la lumière ou accentue une impression. Le père Lombard, pour ne citer qu'un exemple, ne profère pas une parole, ne fait pas un geste qui ne précise sa nature de vieux rusé et de vieux ladre. Quant aux épisodes qui se greffent sur le sujet principal, aucun ne fait l'effet d'un hors d'œuvre ; tous se rattachent à l'ensemble avec une harmonie et une solidité remarquables. Quelques-uns sont, dans leur genre, de petites merveilles : telle la scène dramatique de contrebande ; telle encore la séance de lutte où passe un souffle d'épopée.

Le seul reproche qu'on ait adressé à l'auteur, c'est de s'être inspiré un peu trop directement de la manière de Gustave Flaubert. Ce reproche n'est pas tout à fait sans fondement. L'ombre du célèbre auteur de *Madame Bovary* plane un peu trop visiblement sur le livre. Mais la tare est infime et n'affecte guère que la première partie de l'ouvrage. Et puis, qu'importe ! Pour avoir été écrite, elle aussi, sous l'influence de Flaubert, *Boule de Suif* de Maupassant n'en est pas moins un chef-d'œuvre. Cet exemple ne manquerait que je féliciterais encore M. Glesener de s'être placé sous le patronage de l'ermite de Croisset. Il lui doit d'avoir retrouvé des qualités qui se font de plus en plus rares dans la littérature : la persévérance dans l'effort, l'amour du style clair et solide, la patience qui sait laisser à l'œuvre le temps de mûrir et cette conscience dans le travail qui rejette les « à peu près » et ne se trouve satisfaite que quand le sujet est épuisé. *Le Cœur de François Remy* est une œuvre achevée à tous les points de vue. Elle traduit avec justesse l'âme wallonne, l'âme de la terre et celle des gens, et elle la traduit avec tant d'art, d'une façon si virile, si poétique et si franche qu'elle déborde du cercle un peu étroit où la critique a l'habitude de faire tenir la littérature régionale pour s'élever à la hauteur des œuvres les plus émouvantes et les plus charmantes de la littérature universelle.

Hubert Krains.

Ouvrages reçus. — Albert THONNAR : *L'industrie du tissage de la laine, Pays de Verviers et Brabant wallon*. Extr. de « Les industries à domicile en Belgique », tome VI. Publication du Ministère de l'Industrie et du Travail. In-8° de 180 p. avec pl. hors texte (Brux., Goemaere, 1904). — Edouard LALOIRE : *Médailles historiques de Belgique, 1904*. Plaquette, de 15 p. et 3 pl. (Brux., Goemaere). — D. BROUWERS : *Contribution à l'histoire des Etats du Duché de Limbourg au XVIII^e siècle*. Ex « Bulletin

de l'Institut archéologique liégeois, » t. 34. Broch. in-8° de 31 p. (Liège, Imprimerie Liégeoise). — Oscar COLSON : *Le « Cycle » de Jean de Nivelles ; chansons, dictions, légendes et type populaire*. Seconde édition, augm. et refondue. Ex « Annales de la Société archéologique de l'Arrondissement de Nivelles, » t. VIII. Un vol. in-8° de pp. 107 à 235, pagination originelle. Figg. airs notés. (Nivelles, Lanneau et Despret. Prix : 2.50.)

BULLETINS ET ANNALES :

Cercle Archéologique de Mons. — *Annales*, tome XXXIII.

1. (P. 1 à 4.) F. HACHEZ. *La Chapelle de Notre-Dame de Salut, à Hornu.* — Courte notice, accompagnée de la reproduction d'une estampe, sur un oratoire disparu.

2. (P. 5 à 128.) E. DE LA ROCHE MARCHIENNES. *Notice sur Harvengt et ses seigneuries.* — Après quelques notes plus que brèves sur le village de ce nom et son église, l'auteur nous renseigne très longuement sur les différentes familles (d'Harvengt, d'Enghien, de Luxembourg, Carondelet, Jacquot, de Harven et Hanot d'Harvengt) qui ont successivement possédé cette seigneurie du comté de Hainaut. Il s'occupe ensuite du fief de Marchiennes relevant de la seigneurie d'Harvengt et fait défiler les de Marchiennes, les Fourneau, les Bourlez de Virelles, les Bruneau, les de la Roche, seigneurs de Marchiennes, de 1410 à nos jours. Quand j'aurai dit qu'il y a là pour des généalogies, une foule de renseignements précieux qui ne sont pas mis en œuvre, et que la lecture de cet article est rendue très aride par une division en chapitres complètement incompréhensible et un nombre considérable de notes placées dans le texte, au lieu d'être renvoyées au bas des pages, il ne me reste qu'à ajouter ceci : cette publication sera continuée dans le volume suivant.

3. (P. 129 à 240.) E. PONCELET. *Sceaux et armoiries des Villes, Communes et Juridictions du Hainaut ancien et moderne.* — Mettre au service de l'histoire du Hainaut, tout ce que la sigillographie communale peut lui apporter de secours : tel était le but de l'auteur et l'on peut affirmer sans crainte que ce secours est considérable, quand un travail est aussi complet que celui-ci. L'introduction traite de l'importance des sceaux sous l'ancien régime, de leur caractère à la fois seigneurial et communal, des changements, de la matière, de la forme et des types des sceaux, des blasons et emblèmes les plus fréquemment usités dans le Hainaut, des sceaux sous les divers régimes qui se sont succédé depuis la Révolution, et enfin des recueils relatifs à la sigillographie hennuyère.

M. PONCELET décrit minutieusement les sceaux et armoiries qui sont conservés au dépôt des Archives de l'Etat, à Mons, tant dans la collection sigillographique que dans les greffes scabinaux et autres fonds. Il adopte l'ordre alphabétique des noms de lieux et dessine la plupart des sceaux, en regard de leur description. L'article s'arrête au mot Bermeries, et la suite paraîtra au volume suivant. J'exprimerai ici un vif étonnement de ce que le Cercle Archéologique de Mons n'ait pas, pour cette fois, rompu avec la déplorable habitude de scinder en deux ou trois morceaux, celles de

ses publications qui sont vraiment dignes de la belle réputation de cette compagnie. Outre que cet intéressant travail sera difficilement consulté, par suite de ce qu'il sera réparti entre deux ou trois volumes, le bon renom du Cercle n'aurait pu que s'accroître par le fait d'une publication en un seul tome ou même en un volume hors série.

4. (P. 241 à 254.) DOM URSMER BERLIÈRE. *Pierre de Viers, abbé de Lobbes*. — Etude savamment écrite sur un abbé du XIV^e siècle, que l'auteur n'avait pu identifier dans l'article qu'il a publié sur la chronologie des abbés de Lobbes, dans les mêmes *Annales*, t. XXXII.

5. (P. 255 à 272.) A. GOSSEKES. *Un concordat pour la conservation des bois de Chimay et de Couvin au XVIII^e siècle*. — Le consciencieux chercheur qu'est M. G. expose avec soin les nombreux différends qui s'élevèrent entre le prince évêque de Liège et le prince de Chimay au sujet de leurs domaines forestiers contigus et auxquels mit fin le concordat de 1750.

6. (P. 273 à 284.) V. BERNARD. *Epitaphier d'Herchies*.

7. (P. 285 à 304.) E. MATTHIEU. *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Béthleem ou de Belian, à Mesvin*. — C'est une addition très importante à la monographie de cette abbaye, écrite par G. Decamps. (*Annales*, t. XXXII.)

8. (P. 305 à 315.) Variétés. *Verrière donnée à l'église d'Havré par les archiducs Albert et Isabelle*, par M. Ernest MATTHIEU. *Pour un lutrin*, par M. Gonzalès DECAMPS. *Pauvres honteux de la ville de Mons*, par M. L. LEMAIRE. A. Carlot.

REVUES ET JOURNAUX :

La question du wallon (par Paul SCHARFF, dans *La Meuse* du 22-12-04). — « La question des dialectes est irritante et controversée. Faut-il les protéger ou faut-il travailler à leur extinction comme nuisibles au progrès général ?

» Disons en principe que parallèlement aux langues mondiales, toutes également riches, belles, sonores pour ceux qui les parlent, il existe des langues secondaires moins savantes et plus intimes, auxquelles les masses restent fidèles, quoi qu'on fasse.

» Fût-il possible, par un geste divin, de donner à l'humanité un seul langage, vite elle se mettrait à fabriquer des dialectes éperdument, et parmi ces dialectes formés par des forces élémentaires irrésistibles et fatales, ceux parlés par des groupements ethniques plus intelligents et plus forts se hausseraient à la dignité de langues nationales et littéraires. Ce serait à peu près la situation actuelle.

» Donc, quand même, au point de vue strictement utilitaire, la disparition des dialectes serait désirable, elle est impossible par la force des choses, les influences de milieu, de races, de sol et de climat. C'est une situation de fait.

» Les langues littéraires s'évanouiront, les dialectes resteront ; autres certes, modifiés, bouleversés par l'action de mille facteurs, mais ils sur-

vivront à tous les bouleversements comme la végétation tenace surgit sur toutes les ruines.

» L'extinction ou la suppression des dialectes sont donc des utopies. Bannis des couches supérieures, ils se maintiennent dans le peuple d'où ils rentrent par une infiltration subtile, mais continue, dans la langue littéraire, artificielle, à laquelle ils reviennent donner des muscles et des nerfs.

» Ils seraient mal inspirés ceux qui, non seulement se refuseraient à reconnaître aux dialectes une vertu civilisatrice, mais de plus les croiraient un obstacle au progrès. Au contraire, il est indispensable de maintenir, à côté de la langue littéraire principale, une seconde langue littéraire, une espèce de dialecte supérieur canalisant, résumant les divers parlers régionaux et affirmant la cohésion d'une race. La première raison en est de donner satisfaction à un besoin irrépressible des hommes qui les pousse à s'élever au-dessus du terre-à-terre des préoccupations journalières d'une vie uniforme et terne.

» Dans les campagnes surtout, une littérature du terroir, simple, familière, intime peut seule atteindre ce but, c'est la seule qui soit à la portée de tous, la seule qui parvienne à remuer les fibres ataviques des âmes frustes. C'est en même temps une préparation, un assolement en vue d'une culture plus intense.

» En second lieu, le culte d'un dialecte central oppose une digue salutaire à la force centrifuge des innombrables dialectes locaux se ramifiant à l'infini. C'est encore un acheminement vers une culture supérieure.

» La dissipation des forces morales et intellectuelles d'une race est enrayée ; pareille à une racine forte et nourricière, elle amène la sève et la vie à l'arbre superbe, symbole de la patrie. En même temps, la langue régionale vient enrayer les tendances trop centralisatrices de la grande langue littéraire, force centripète excessive qui atrophierait la périphérie. Le premier devoir des autorités est de soutenir de nobles aspirations dignes de toutes les sollicitudes et hautement respectables.

» Il est chimérique de craindre que la langue régionale nuise à l'émancipation intellectuelle et fasse tort à la langue générale. Le contraire est vrai. Comme Anthée touchant la terre reprenait une nouvelle vigueur, l'écrivain se retrempe dans son parler natif comme dans une fontaine de Jouvence. L'étranger qui ne connaît pas de dialecte ne saura jamais à fond la langue littéraire en dépit d'un séjour prolongé : le principe créateur, l'intime communion avec l'âme même de la langue lui fera toujours défaut. Dans les villes, c'est l'argot, la langue verte qui remplace le dialecte. C'est la revanche des puissances génératrices réprimées. Il est hors de doute que le monde littéraire et savant, en se détachant du parler populaire, a privé la langue française de la meilleure part de sa force créatrice. Le résultat de ce dédain sont les monstres linguistiques gréco-latins qui font du français la langue la plus artificielle et la plus pédante qui soit.

» Au point de vue scientifique et philosophique, une œuvre wallonne, par exemple, a plus de prix intrinsèque qu'une œuvre française de même

envergure. Celle-ci vient s'ajouter sans grand profit à un trésor national immense, celle-là est une contribution précieuse à un patrimoine modeste, une affirmation nouvelle de la vitalité d'une race, dont elle rendra témoignage dans les âges futurs. Fritz Reuter, écrivant en langue littéraire, eût peut-être été un classique respectable. Aujourd'hui, c'est l'unique, le glorieux représentant du peuple bas-allemand, qui a tressailli d'indignation quand, tout récemment, on parlait de traduire son poème en allemand littéraire.

» Mistral, qui vient d'obtenir le prix Nobel, n'aura rien enlevé au sentiment national français, ni à l'éclat des lettres françaises, en travaillant à la glorification du Languedoc, de la langue et de la race provençale. »

Faits divers.

La mort de « La Marmite. » — Le plus ancien des journaux wallons du pays, *La Marmite*, cesse de paraître, après 22 années d'existence.

La Marmite fut fondée en 1883 par M. L. GODENNE, qui n'a cessé de l'éditer depuis lors. C'était une entreprise extrêmement hardie pour l'époque, et qui réussit cependant dès le premier jour. M. GODENNE venait de s'établir comme imprimeur. Il publiait alors un petit journal portant le titre *La Réclame*, dans les colonnes duquel il eut l'idée d'insérer, en guise de « bons mots » ou de « mots de la fin », comme on dit à présent, des facéties en wallon, qu'il intitula un peu audacieusement, mais suivant l'usage jusqu'alors... oral, *couyonades scalones*; la chose et le mot ont aujourd'hui fait fortune; mais, dès la première heure, personne n'y trouva à redire: c'était dans la note, et du reste les lecteurs des journaux wallons depuis lors en ont vu bien d'autres. Bref, l'innovation de M. GODENNE fut du goût des Namurois, le tirage du journal s'en ressentit, et l'éditeur fit alors un coup de maître: le 25 mars 1883, parut le premier numéro de *la Marmite* dont le succès fut colossal. On s'arracha la gazette, des vendeurs spéciaux parcoururent la bonne ville de Namur, annonçant *la Marmite* dans les rues en sonnant de la clochette. Le second numéro fut tiré à 5,000 exemplaires; au 5^e, le tirage avait atteint 15,000! La gazette fut vendue et criée dans les rues à Liège, à Bruxelles, dans tous les coins de la Wallonie: des dépôts réguliers furent établis jusqu'à Paris et à Londres, où les Wallons attendaient avec impatience l'apparition du numéro hebdomadaire.

Durant la première année de *la Marmite*, l'éditeur n'eut d'autre collaborateur que Pierre TASNIER (*Pierre del Marmite*), espèce d'original et de bohème, d'un tour d'esprit très curieux. La seconde année, TASNIER abandonna la gazette, laissant GODENNE seul à la tâche. Celui-ci suscita autour de lui des collaborateurs pour le genre *couyonades*, mais il fit mieux. Il intéressa son public aux productions littéraires du terroir et ouvrit ses colonnes aux jeunes écrivains: Aug. Vierset, Louis Loiseau, Berthaler, Zéphir Henin, et bien d'autres firent ainsi sous les yeux d'un grand public leurs premières armes.

Au cours de si longues années, M. Léopold GODENNE, et son frère et associé Alexandre, n'ont cessé d'encourager les auteurs du terroir namurois, soit en leur ouvrant les colonnes de la gazette, soit en lançant leurs œuvres, soit en leur facilitant la publication de leurs écrits. L'un de ces écrivains, Berthaler, rend à cet égard à MM. Godenne, dans le dernier n^o de *la Marmite*, un hommage parfaitement mérité. Nous connaissons, quant à nous, depuis longtemps aussi, la parfaite obligeance de MM. Godenne, et nous en eûmes récemment une preuve nouvelle lorsqu'ils ont bien voulu rechercher et envoyer à *Wallonia*, qui en avait besoin, une collection de *la Marmite* contenant plus de 150 n^{os} choisis.

Une gazette aussi spéciale et particulière que *La Marmite* n'a pas vécu près d'un quart de siècle sans avoir, comme on dit, des hauts et des bas, et sans rencontrer des difficultés matérielles que seul, un réel désintéressement pouvait faire surmonter. Mais l'amour de la vieille langue est de tradition dans la famille qui créa *la Marmite*. Les GODENNE comptent plusieurs écrivains wallons de réel talent. Au reste, le nom même de ces éditeurs n'est-il pas wallon et du terroir namurois?

De Namur, où *la Marmite* fut fondée, elle suivit MM. GODENNE à Couillet, puis enfin à Malines, où ils sont établis depuis douze ans, et où l'on vit cette chose assez bizarre, d'un journal wallon imprimé en terre flamande et souvent composé par des typographes flamands.

De 1883 à 1894, *la Marmite* fut dirigée par L. GODENNE. De 1895 à 1897, sous la direction de Louis LOISEAU, le journal, dont la vogue avait fini par diminuer, reprit une vigueur nouvelle, et son tirage atteignit presque l'importance qu'il avait eue à ses débuts. Louis LOISEAU eut l'idée originale de recueillir et de noter sans relâche, au cours de ses nombreuses pérégrinations dans le pays, les légendes, les dictons et surtout les innombrables traits d'humour populaire qu'il excelle à conter et qu'il s'amusait alors à rédiger. On vit cependant *la Marmite* publier, à côté de ces facéties pleines de salacité qui furent de tout temps sa spécialité bruyante, des chansons nouvelles avec musique notée et même des poésies tendres, qui témoignaient chez M. LOISEAU et ses amis d'un talent qui n'est pas oublié. Lorsque LOISEAU, encombré d'autres soins, dut abandonner son œuvre, la direction de *la Marmite* fut reprise, de 1900 à 1902, par le Cercle littéraire et dramatique *Nameûr po tot*, de Bruxelles. Plus tard, MM. GODENNE cédèrent encore la rédaction de leur journal, mais cette fois, avec moins de bonheur.

Et voici que la vieille gazette namuroise, ancêtre de nos feuilles wallonnes, trouve qu'elle a fait son temps. Elle cède la place à qui la veut prendre.

On trouvera difficilement un éditeur capable d'ambitionner la succession de MM. GODENNE — capable surtout d'assumer, pour de simples raisons de sentiment, les sacrifices que peut occasionnellement entraîner une publication s'adressant à un public aussi inconstant que le public wallon.

Une revue historique à Tournai. — Un groupe de fervents de l'histoire locale vient de former le projet de fonder à Tournai un bulletin périodique sous le titre de *Revue Tournaisienne*. C'est M. A. HOCOQUET, conservateur des Archives et de la Bibliothèque communales, et M. Léo VERRIEST, archiviste-paléographe, qui viennent de faire connaître au public cet excellent projet.

Le champ que la *Revue Tournaisienne* se propose d'exploiter est vaste. Tournai — classé définitivement parmi les villes d'art célèbres — ne le cède en rien à d'autres pour le nombre et la valeur de ses monuments civils et religieux, et ses archives, d'une très grande richesse, proclament hautement la gloire de son passé politique. Mais ces trésors ne sont ni connus, ni appréciés comme ils le méritent et, malgré les travaux tout à fait remarquables dont d'érudits chercheurs nous ont dotés, il reste encore une mine féconde à explorer. C'est à cette entreprise que la publication se consacrera entièrement.

La *Revue Tournaisienne* s'occupera de toutes les questions se rattachant à l'histoire et à l'archéologie locales, à la restauration des monuments, aux musées, au folklore, etc... Elle s'attachera à l'étude des annales glorieuses de l'antique cité et fera connaître tout ce qui intéresse ses vieilles institutions civiles, religieuses, politiques et sociales. Des notes rétrospectives, des questions et des réponses seront jointes, s'il y a lieu, à la chronique; les revues, générales ou spéciales, seront dépouillées, les travaux récents analysés ou signalés, etc. Enfin, une rubrique spéciale sera consacrée au *Tournaisis*.

Tel est, esquissé à grands traits, le programme que les fondateurs se sont tracé. A tous ceux qui veulent bien s'intéresser à cette œuvre de leur accorder un bienveillant appui. Nous applaudissons à l'œuvre régionale entreprise par MM. HOCOQUET et VERRIEST, et nous espérons qu'elle sera largement encouragée.

La *Revue Tournaisienne* paraîtra tous les mois, à raison de 16 pages in-4° par numéro. Si les ressources le permettent, on illustrera le texte et l'on publiera une matière plus abondante. Le prix de l'abonnement est fixé à 6 francs par an. M. Léo VERRIEST, 17, rue Royale, à Tournai, est chargé de prendre note des adhésions.

P. S. — Le premier n° de la *Revue tournaisienne* vient de paraître en février. L'appel lancé par MM. HOCOQUET et VERRIEST a donc été entendu. Ce premier fascicule, très bien composé, et édité avec soin, nous convainc que le nouveau recueil s'efforcera de remplir, pour la région où il paraît et dont il porte le nom, le même programme que *Wallonia*: l'histoire, l'ethnographie et les Arts, le Passé et le Présent du Pays y seront l'objet d'une égale attention.

Nous nous en réjouissons et nous exprimons le vœu que l'exemple si excellemment donné par la *Revue tournaisienne* soit suivi à bref délai dans les autres régions wallonnes.

O. C.



Les Ronds du Hainaut.

[Dans son Histoire d'Ath, dont il fut rendu compte ici avec de justes éloges, notre collaborateur M. Jules Deicert a publié d'après Jacques DE GUYSE, l'épisode historique connu sous le nom de Les Ronds du Hainaut. Cet épisode, comme le dit M. D. est très populaire à Ath et aux environs. Cependant, très peu de personnes en ont lu le récit. Par son côté traditionnel et historique, la Guerre des Ronds intéresse les lecteurs de WALLONIA. Nous nous sommes donc proposé de reproduire le texte de M. Deicert, et à cette occasion, l'auteur a écrit une savante notice, que nous sommes heureux de publier, et où il étudie la vraisemblance du récit de Jacques DE GUYSE. — N. D. L. R.]

I.

La Guerre des Ronds,

D'APRÈS LE CHRONIQUEUR JACQUES DE GUYSE.

Aussitôt après la mort de Guillaume de Dampierre, Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, révoqua tous les officiers du comté de Hainaut, principalement ceux qui étaient nés dans le pays. Après avoir dépouillé de leurs charges le grand bailli, ainsi que les autres baillis, tous les prévôts, les châtelains, et même les sergents du comté, elle les remplaça par des Flamands selon son caprice; ensuite elle surchargea de tailles les gens de toute condition, mit un impôt exorbitant sur toutes les marchandises, et ce qui était encore plus intolérable que tout le reste pour le pays, elle choisit dans toute la Flandre trois cents flamands, les plus avides, les plus méchants, les plus sanguinaires qu'elle put trouver, et leur donna la liberté avec de grands avantages. D'abord elle les prit sous sa sauvegarde avec leurs biens meubles et immeubles et leurs familles. Elle donna à leurs maisons et aux lieux qu'ils habitaient ce privilège remarquable,

que tous les habitants du Hainaut, qui s'y réfugierient pour quelque crime que ce fût, y seraient en sûreté comme s'ils eussent cherché un asile à Gand ou à Bruges.

Ces trois cents hommes n'étaient justiciables que de la cour de Pamele près d'Audenarde, et ne pouvaient être cités ailleurs. Six fois par an, ils étaient obligés d'y comparaitre, et, moyennant six deniers ordinaires, monnaie de Hainaut, qu'ils donnaient aux juges pour se racheter de tous leurs crimes et délits, ils étaient quittes envers tout le monde, sauf le cas de convocation générale. La comtesse voulut que lorsqu'un de ces trois cents venait à mourir, on le remplacât aussitôt; et elle ordonna qu'ils fussent appelés les vassaux de la comtesse de Flandre. Elle leur distribua tous les emplois du comté: les uns furent faits gardiens des champs, des bois, des eaux, des chemins, des bourgs ou des villages; d'autres référendaires, d'autres, receveurs, et on leur donna de même les autres charges. Si bien qu'au bout d'un an et demi, tout le pays, les campagnes et les villages, ainsi que les bonnes villes, les nobles, les prêtres, les marchands, les églises furent entièrement épuisés. Les barons se plaignaient, les bourgeois, les marchands pleuraient, et le peuple invoquait le Seigneur; car il ne trouvait de refuge que dans le Dieu du ciel. Ni l'empereur, ni l'évêque de Liège, ni même Jean d'Avesnes, héritier du Hainaut, dont le cœur était navré de douleur, ne pouvait rien pour les secourir. Dans ce temps-là les gémissements, les larmes, les inquiétudes, les soucis assaisonnaient tristement les repas des habitants du Hainaut.

Les trois cents oppresseurs furent dispersés par Marguerite dans la terre de Leuze seulement et dans toute la partie du Hainaut qui est entre la rivière de Haine et les confins de la Flandre et du Brabant, en commençant à la limite de Grammont, passant par la châtellenie d'Ath, près de Chièvres, par la terre d'Enghien, les prévôtés de Mons, de Binche et de Beaumont jusqu'à l'évêché de Liège. Sur toute l'étendue de ce territoire, le bailli de Hainaut, par ordre de la comtesse, les établit à leur choix dans les villages, aux embranchements des routes, ou dans les lieux plus riches selon le grade de chacun d'eux; et là, tout ce qu'ils purent prendre pour leur nourriture leur fut accordé, à condition qu'ils ne le vendraient point; car la vente des vivres leur était interdite, sous la même peine que le vol.

Dans ce temps-là, un boucher de Chièvres, nommé Gérard le Rond, vint à la foire d'Ath, un certain jeudi avant la Toussaint, pour chercher un marchand qui eût du bétail à vendre. Il y trouva en effet un marchand de Ghislenghien, qui avait un bœuf fort gras et fort beau; mais ne sachant qu'en faire, parce qu'il avait peur des vassaux de la comtesse de Flandre, il disait qu'il donnait ce bœuf pour vingt pièces d'or. Gérard s'approcha pour le voir, en offrit seize pièces et finit par l'obtenir. Le lendemain, vendredi, étant revenu avec de l'argent et deux enfants pour conduire le bœuf à Chièvres, il paya et partit. Lorsqu'il eut traversé un petit village appelé le Loe, neuf vassaux qui avaient aperçu le bœuf s'approchèrent de Gérard, et lui demandèrent de quel droit il avait eu la témérité d'entrer sur leur territoire pour acheter les provisions de la comtesse de Flandre.

« Nous gardions ce bœuf, ajoutèrent-ils, jusqu'à Noël, pour l'offrir à cette époque à notre dame Marguerite. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il faut nous le remettre. » Gérard répondit respectueusement qu'il avait acheté cet animal et qu'il avait droit d'en disposer; que cependant il leur donnerait une pièce d'or pour acheter du vin, s'ils voulaient le laisser passer. Ils refusèrent en disant qu'ils voulaient avoir le bœuf. Gérard répliqua qu'il défendrait loyalement un bien qu'il avait loyalement acquis. Bref, des paroles on en vint aux coups. Les neuf vassaux tuèrent Gérard, emmenèrent le bœuf à Ath et le vendirent moyennant douze pièces d'or au châtelain, qui était né dans le comté d'Alost, et qui était un des leurs.

Cependant les deux jeunes domestiques de Gérard le Rond étaient arrivés à Chièvres et avaient annoncé en pleurant la mort de leur maître. Les six fils de ce malheureux, tous bouchers, en apprenant la fin ignominieuse de leur père, prirent aussitôt les armes, et ils coururent, pleins de rage, avec leurs serviteurs et quelques parents, au village de le Loe pour chercher les meurtriers. Ils parcoururent les chemins détournés jusqu'aux portes d'Ath, et les villages environnants. Ils revinrent auprès du corps de leur père; après l'avoir placé sur un brancard, ils le portèrent, en pleurant et en poussant des cris de douleur, au milieu du marché de Chièvres, sous les yeux des seigneurs de la ville, et demandèrent justice de ce forfait.

Six chevaliers gouvernaient alors temporellement la ville de Chièvres: c'étaient Gérard de Jauche, Gérard de Lens, Rasson de Gavre, Nicolas de Rumigni, Othon d'Arbre et Jean de Paluel. Quant à Gossuin de Hove et Jean de la Brongnarderie, ils n'étaient point comptés parmi les seigneurs de la ville, quoiqu'ils demeuraient dans le Sart. Ces seigneurs, au récit et à l'aspect d'un crime si odieux, eussent couru aux armes sur-le-champ, si Rasson de Gavre n'eût modéré leur ardeur. (Il leur conseilla d'attendre trois jours pour savoir si l'on ne ferait pas connaître le crime à l'une des cours de justice du Hainaut avec les noms des criminels; et d'ici-là de s'occuper des funérailles de la victime).

Cet avis obtint l'assentiment général. Les obsèques faites et les trois jours écoulés, les seigneurs de Chièvres s'informèrent à Mons, à Ath, et enfin auprès de la cour de Pamele, si un homicide, avec de telles circonstances, n'avait pas été dénoncé à la justice. La réponse fut négative, et le quatrième jour après la mort de Gérard, ses six fils, après avoir disposé, le mieux qu'ils purent, de ce qu'ils possédaient, et d'après le conseil des seigneurs de Chièvres, réunirent leurs parents et amis avec leurs serviteurs, au nombre de soixante personnes, qui s'armèrent de tout ce qu'elles purent trouver chez elles ou chez leurs voisins, arcs, flèches, épées, lances ou épieux, et sortirent le mardi suivant de la ville de Chièvres. La troupe se dispersa dans plusieurs villages, et après avoir passé le jour et la nuit à chercher les lieux où se trouvaient les vassaux, et à observer leur manière de vivre, elle se réunit au bout de deux jours dans le bois de Willehourt (*bois du Renard*). Là, après avoir pris secrètement conseil dans l'obscurité de la nuit, on résolut d'attaquer les vassaux, et on se pourvut d'échelles, de leviers, de

fenêtres et de portes en guise de boucliers, enfin de tout ce qui était nécessaire pour un assaut.

Quelques-uns d'entre eux dirent qu'ils connaissaient trois villages où plusieurs vassaux de la comtesse devaient se réunir pour dîner la veille de Saint-Martin, savoir : à Mélin, à Arbre et à Lens, et ils indiquèrent les maisons où ces réunions auraient lieu. On convint unanimement d'envahir dans la nuit ces trois villages et point d'autres. Cette résolution fut exécutée. La veille de Saint-Martin, au commencement de la nuit, ils descendirent à Mélin, entourèrent une maison dont la porte était assez solide pour résister, quoiqu'elle ne fut que de bois, et cherchèrent à pénétrer dans l'intérieur par escalade. Dix vassaux qui étaient dans cette maison se levèrent de table précipitamment, devinant bien que cette attaque furieuse avait pour but de venger la mort du boucher, que quelques-uns d'entre eux avaient tué. Ils tirèrent leurs épées, car ils étaient tous armés, et soutinrent vaillamment le premier choc, précipitant les uns du haut des échelles, et blessant les autres grièvement. Mais ils ne purent résister longtemps aux efforts des assaillants, et ceux-ci finirent par se rendre maître de la porte. Alors ils tuèrent impitoyablement tous les vassaux qui étaient dans la maison, ainsi que trois domestiques, et jetèrent leurs cadavres par les fenêtres. Ils laissèrent la vie à six femmes qu'ils trouvèrent avec eux ; mais après leur avoir coupé le nez, les lèvres, une oreille ou le menton, ou bien arraché les yeux, ils les conduisirent à Ath et les mirent entre les mains des juges de Pamele, en disant que les Ronds de Hainaut avaient fait cela pour venger la mort de leur père.

De là, ils allèrent à Arbre et n'y rencontrèrent dans l'hôtellerie que six vassaux avec leurs maîtresses. Ils se jetèrent sur eux, les massacrèrent et défigurèrent les femmes, comme celles de Mélin, en ne leur faisant de blessures qu'au visage. D'Arbre, ils se rendirent à Lens, où les vassaux venaient de se disperser après avoir pris leur repas. Ils n'en trouvèrent que trois dans une taverne où ils étaient venus passer la nuit, et les tuèrent. En sortant de Lens, ils voyagèrent pendant toute la nuit pour arriver à Thuin, dans l'évêché de Liège, où on leur donna un asile, et le lendemain ils écrivirent une lettre au bailli de Hainaut.

(Dans cette lettre signée : de la part de toute la société des Ronds de Hainaut, ils rappelaient tout ce qui précède et promettaient de mettre à mort tout le reste des vassaux, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu vengeance et indemnité des assassins de leur père).

Trois jours après avoir envoyé cette lettre, ils sortirent de Thuin, entrèrent dans le Hainaut, et se tenant cachés pendant trois semaines dans les forêts et dans les lieux écartés pour épier les vassaux, ils en tuèrent un grand nombre, et s'emparèrent de leur bétail, comme bœufs, vaches, porcs et moutons, qu'ils conduisirent par les bois à la ville de Thuin.

Sur ces entrefaites, Jean de Rosoi, seigneur d'Audenarde, envoya contre eux des hommes d'armes parce qu'ils avaient tué douze vassaux à Papigni, à Acre, à Audenove et à Bracle. Ces hommes d'armes entrèrent dans le bois de la Respailles, mais n'ayant trouvé personne ils s'en retournèrent. En

même temps, le bailli de Hainaut envoya aussi dans les bois une multitude de gens armés, et en forma plusieurs troupes qui se partagèrent les diverses contrées du Hainaut.

(Un jour, douze cavaliers furent entourés au milieu d'un bois par les Ronds. Ceux-ci leur firent comprendre qu'ils en voulaient seulement aux vassaux de la comtesse Marguerite et que les seigneurs du Hainaut avaient grand tort de prendre les armes contre eux qui voulaient seulement la délivrance de leur patrie. Puis ils les remirent en liberté).

Depuis ce jour, tout le monde, dans le Hainaut, commença à favoriser en secret les Ronds, et on cessa de les attaquer. Ils pourchassèrent si bien les vassaux de la comtesse de Flandre, depuis la Saint-Martin, que le jour de Saint-Thomas, apôtre, il n'en restait plus un seul dans tout le Hainaut. Ils en avaient tué quatre-vingt-quatre. Les autres s'échappèrent et allèrent se présenter à la comtesse, le jour de Noël, dans la ville de Gand. Ils se plaignirent violemment des habitants du Hainaut, en exagérant les faits, et dirent qu'ils ne retourneraient jamais dans ce pays. En même temps, leurs femmes et leurs maîtresses défigurées demandaient vengeance à la comtesse. Marguerite, touchée de ce spectacle, leur dit que, si elle n'eût point été en guerre avec la Hollande, et occupée à réunir des hommes d'armes et à faire de grands préparatifs, elle n'aurait point fait attendre le châtement dû à cet attentat ; mais que, quand elle aurait triomphé des Hollandais, elle incendierait tout le Hainaut, et imposerait, bon gré mal gré, à ses habitants les plus lourdes charges.

La société des Ronds revint à Thuin vers la fête de Noël. Ils restèrent paisiblement dans l'évêché de Liège, jusqu'au Carême. A cette époque, Gérard de Jauche et Nicolas de Rumigni les enrôlèrent tous sous leurs bannières pour aller rejoindre le comte de Hollande avec Jean d'Avesnes qui avait été invité par son beau frère Guillaume, roi des Romains, à défendre les terres qu'on lui avait données, car Marguerite, sa mère, Gui et Jean, ses frères, et les Flamands, avaient rassemblé une armée de cent cinquante mille hommes pour lui enlever son héritage. Dans cette guerre, les Ronds, comme les Allemands, donnèrent les preuves d'une valeur éclatante. Chargés des dépouilles des Flamands, ils revinrent au pays de Liège où ils furent reçus avec honneur. En revenant de Hollande, ils étaient au nombre de cinq cent soixante, portant tous les insignes de la société : un O couronné, cousu sur le capuchon ou sur la tunique.

II.

Notice historique.

La traduction qu'on vient de lire de l'épisode de la Guerre des Ronds est l'œuvre du marquis de Fortia d'Urban (1). Elle est empruntée au tome XV, pages 110 à 143 et renferme les chapitres 133 à 137 inclus du livre XX de l'œuvre originale. Nous avons résumé et placé entre parenthèses certains passages qui constituent des répétitions.

L'auteur des *Annales historice illustrium principum Hanoniæ*, Jacques de Guyse, était un franciscain, qui enseigna, au XIV^e siècle, la théologie, la philosophie et les mathématiques dans plusieurs couvents de son ordre. Il appartenait à une des premières familles du Hainaut. Il s'occupa à rassembler tout ce qui avait été écrit sur l'histoire de ce pays. Il mourut en 1399, à Valenciennes (2).

Son œuvre est une compilation de toutes les chroniques fabuleuses remontant jusqu'à la guerre de Troie, ce qui l'a fait taxer d'inexactitude. Mais les parties qui se rapprochent de son époque ont été mieux traitées, surtout si l'on considère, comme le fait remarquer M. Charles Duvivier (3), qu'il ne parle pas en contemporain des événements, mais écrit plus d'un siècle après qu'ils se sont passés.

L'épisode des *Ronds de Hainaut* a été rejeté par A. Wauters, qui le qualifie de romanesque et lui reproche de n'être que la reproduction d'un poème sur les *Ronds*, que l'on n'a pas retrouvé (4).

Jacques de Guyse commence, en effet, cet épisode en nous apprenant qu'il l'a emprunté à un « petit poème en langue vulgaire, de deux mille vers environ, qui lui était inconnu et qu'il n'a pu rencontrer depuis. Il avait pour titre : Livre de la Société des Ronds de Hainaut, sans nom d'auteur, et contenait, après un préambule, des récits de faits curieux, puis des discours » (5).

(1) *Histoire du Hainaut*, par JACQUES DE GUYSE, traduite en français avec le texte latin en regard, et accompagnée de notes. 15 volumes et 2 volumes de tables. A Paris, chez Paulin, libraire. A Bruxelles, chez Arnold Lacrosse, M DCCC XXXIII.

(2) *Biog. nation.* VIII, 548, et E. MATTHIEU, *Biog. du Hainaut*.

(3) *La querelle des d'Avènes et des Dampierre*, par Charles DUVIVIER, professeur à l'Université de Bruxelles, avocat près la Cour de cassation. Bruxelles, Muquardt; Paris, Alph. Picard, 1894. Tome, p. 8.

(4) A. WAUTERS. Table chronologique des chartes et diplômes imprimés. T. V, p. 50, où il rejette comme apocryphes trois lettres intercalées dans le récit; t. VI, Introduction, p. xxvii, où il se moque de ceux qui ont eu la bonhomie de prendre ce récit au sérieux; t. VII, Introduction, p. xc.

(5) Fortia d'URBAN, t. XV, p. 111. Lib. XX, cap. cxxxiii. — Son continuateur, Jean LEFEVRE, ne semble pas l'avoir connu. (*Ibid.* XV, 193, note.)

M. Duvivier reconnaît que ce poème n'est pas un document de premier ordre, mais qu'il n'est pas à dédaigner, et que les faits y relatés, ramenés à leur juste vraisemblance, n'ont rien qui doivent le faire rejeter (1).

Dans d'autres ouvrages, A. Wauters ne se montrait pas aussi radical. En 1862, il se demande « si l'épisode des *Ronds* n'est pas un tableau des désordres qu'amenèrent les exactions de la Noire Dame » (2). En 1875, il écrit : « Que ce récit soit basé sur un événement réel, c'est-à-dire qu'il y ait eu en Hainaut un abus d'autorité dans le genre de celui dont Gérard le Rond fut la victime, puis une prise d'armes des parents de Gérard, cela n'a rien d'impossible (3). » Ce qu'il trouve inadmissible, c'est la couleur donnée au récit, la haine démesurée de Marguerite envers ses sujets inoffensifs, les enjolivements de l'historiette des Ronds, l'emphase de ce style ampoulé. Nous n'y contredirons pas, tout en remarquant que cette enflure est bien naturelle dans une œuvre empruntée à un poème et qu'elle n'est sans doute que l'expression, accrue avec les années, de la colère produite chez les Hennuyers par les exactions des Flamands.

Si A. Wauters n'ose rejeter d'une façon absolue le fond même du récit, un éminent historien et qui connaît à fond l'histoire du Hainaut et surtout celle de cette époque, M. Charles Duvivier le trouve « fort vraisemblable et constate que beaucoup de révolutions ont commencé par des incidents de ce genre » (4). Il ne voit rien de suspect dans les documents que Wauters rejette comme apocryphes, *Table Chronologique*, t. V, p. 50. (5).

Nous sommes complètement de l'avis de M. Duvivier, quant à la vraisemblance du récit, et bien que Wauters affirme qu'il n'a jamais été confirmé par le moindre indice (6), nous nous efforcerons d'étayer notre opinion de quelques arguments.

1^o *Lieu de naissance de J. de Guyse.* — On faisait naître notre historien à Mons, probablement sans preuves convaincantes. M. Gonzalès Decamps place le lieu de sa naissance à Chièvres

(1) DUVIVIER, *loc. cit.* I, 9.

(2) A. WAUTERS, *Le duc Jean I et le Brabant sous le règne de ce prince*, p. 265.

(3) A. WAUTERS, *Henri III, duc de Brabant*, dans *Bulletin de l'Acad. royale*, 2^e série, tome 39, 1875, p. 154.

(4) DUVIVIER, *loco citato*, I, 215.

(5) *Ibid.* II, 294, note 1.

(6) *Table chronologique*, t. VII, p. xc.